Louis Dantin

La Triste Histoire de Li-Hung Fong

Yun Gee (1906-1963), *Le Joueur de flûte (autoportrait)* (1928).

Louis Dantin (1865-1945).

LA TRISTE HISTOIRE DE LI-HUNG FONG

Avez-vous remarqué comm' les Chinois sont seuls ?
Quand je les vois fourbissant leur ling'rie
Au fond de leur buanderie,
Ils m'font l'effet aussi seuls
Que des r'venants qui r'pass'raient leurs linceuls.
Ce sont des gens bien pacifiques,
Polis, serviabl's à la pratique ;

Tout c'qu'ils vous d'mand'nt, c'est quelques sous
Pour rendre immaculés vos d'ssous.
Ils n'ont pas d'ennuyeus' faconde ;
Ils sont doux, ils n'enguel'nt pas l'monde,
Pas mêm' les jeun's civilisés
Qui leur ficht'nt des carreaux brisés
Et jett'nt d'la boue dans leur étuve :
Ils n'dis'nt leur colèr' qu'à leur cuve.
Les journaux n'port'nt pas en pavois :
« L'crim' sensationnel d'un Chinois ! »
Si parfois un diable atavique
Réveill' dans leur âm' flegmatique
L'esprit féroç' de quéqu's aïeux,
Ils prenn'nt soin de n'se tuer qu'entr' eux.
Alors, n'est-ç' pas cruel et rude
Qu'ils soient voués à cette solitude ?
Car enfin, moins qu'un Africain
Un Chinois n'est rich' de copains.
Tout l'monde évit' sa faç' jaunie,
Personn' ne lui tient compagnie ;
Il compt' pour les gens cultivés,
Comm' f'rait une machine à laver.
On n'vous voit pas, quand dans sa r'mise
Vous venez chercher vot'chemise
Dépenser vos heur's en caquet ;
À moins que l'prix n'fass' qu'on se r'biffe
Vous lui tendez son hiéroglyphe
Et il vous remet votr' paquet ;
C'est tout. Alors, d'son air mythique,
I' r'tourne à son arrièr'-boutique
Et lessiv', lessive, emmuré
Dans un brouillard moite et serré,
Tel un enchanteur de grimoire
Enclos seul avec sa bouilloire.

Et pour eux c'qu'est l'plus obsédant,
C'est tout c'linge, et personn' dedans !
Façad's creus's et faux sign's de vie

Qu'augmentent leur mélancolie.
Tant d'casaqu's, de chauss's, de surtouts,
Déserts, n'habillant rien du tout !
Et jour et nuit ces fantôm's flasques
Dansent devant eux comme des masques
Qu'auraient égarés leurs acteurs :
Toilett's aux frilles séducteurs,
Brassièr's, nids de dentell's gentilles
Ayant cont'nu de chic jeun's filles :
– Mais ces corsag's et ces tutus
Étant vid's, n'éman'nt qu'la vertu,
Et la bicoque en est plus sombre
De s'voir hanter de tout's ces ombres.

Cert's, c'est chose admis' qu'un Chinois
Ne sent rien, qu'son cœur est fait d'bois.
Pourtant savons-nous si leur glace
N' cach' pas maint r'mous sous la surface
Et si des fois, au long des ch'mins,
Ils ne souhait'raient pas d'être humains ?

Il est possib' que ça les vexe
D'êtr' sans âm', sans âge et sans sexe
Et, quand tous les nègr's sont égaux,
D'fair' figur' de simples magots ;
D'passer leur existenç' bourgeoise
Dans un mond' dépourvu d' Chinoises,
Sans pouvoir espérer l'tourment
Qu'leur f'raient leurs propres garnements.
Plus d'un n'a-t-il pas dans sa lande
Laissé quéqu'mun à l'œil d'amande
Dont il se remémor' l'adieu,
Un soir, sur le bord du Fleuv' Bleu ?
Ah ! peut'êtr', ce rêv' les houspille
D'laver leur ling' sale en famille !...
Moi qui vous parl', dans Beauharnois
J'ai connu jadis un Chinois
Aux yeux bridés, à la faç' blême,

Ayant r'çu, quoiqu' pas au baptême,
L'nom euphoniqu' de Li-Hung-Fong ;
Comm' de just' faisant l'métier qu'font
Tous ses confrèr's en savonnage,
Mais encor dans son tout jeune âge,
P't êtr' vingt-deux ans : c'qu'est très curieux,
Car les Chinois sont toujours vieux.
Il formait, dans c'village agreste,
Tout' la population Céleste,
Spectacle d'un peuple ébahi,
Toléré, n'aimé ni haï,
Mais, en qualité d'créature
À part dans l'œuvr' de la nature,
Tenu à l'écart des humains.
On v'nait seul'ment entre ses mains,
Sans même l'honorer d'une grimace,
À jour fix' déposer sa crasse.
Il rendait l'plastron l'plus foncé
Blanc comm' neig', luisant et glacé ;
Du rest', n'faisant rien pour déplaire,
Et s'mêlant d'ses uniqu's affaires.

Je n'sais par quel décret fatal
Dans c'même bourg, qu'est mon lieu natal,
Au temps que cette histoir' ramène,
Vivait un autre phénomène :
Une fill' v'nue des riv's du Volga,
D'son nom Olga Stephanovska,
Dont la figur' ronde et roussie
Révélait tout' la saint' Russie.
Par quell' suit' de faits compliqués
Ell' s'trouvait échouée sur nos quais,
Les commèr's en d'visaient sans preuves.
Sûr qu'elle avait eu des épreuves,
Et l'on disait qu'un vaurien d'gâs
L'avait trigaudée aux États.
En tout cas ell' venait d'Malone
Et on l'avait pris' par aumône

Comm' bonn', servante et garçon d'cour
Au foyer du notair' Latour.
C'était une personn' d'humeur douce
Et pas excitée, pour une rousse ;
Très fiable à garder les secrets,
Ne sachant pas un mot d'français.

Or, tandis qu'au fond d'sa cantine
Li-Hung-Fong regrettait la Chine
Et souvent songeait, attendri,
Aux plain's vert's, aux moissons de riz,
Aux dragons gardant les pagodes,
A Con-foo-choo et à ses codes ;
La Russ' voyait par le souv'nir
S'étaler les champs d'Irkomir,
Luire aux cierges les saint's icônes,
L'samovar verser son thé jaune,
Et les vetchernitzy, l'été,
Où l'on tourne aux sons emportés
Des balalaïkas agiles :
– Et tous deux, en vœux inutiles,
Rappelaient les jours qu'avaient fui :
Elle aussi solitair' que lui ;
Tous deux exilés, sans racine,
Loin du sol de leur origine :
Cett' schismatique et ce païen
Perdus en terr' de Canadiens,
Sans r'semblanç' ni pensée commune
Avec eux, plus qu'avec la lune.
Ils se connur'nt de cett' façon :
La fille, en qualité d'garçon,
Faisant ses cours's hebdomadaires,
Lui portait les nipp's du notaire.
L'jeun' Chinois, toujours bien poli,
Disait : « Mam'zell', comma va li ? »
Et cell' ci, prise à l'improviste,
R'piquait en russ' : « Dieu vous bénisse »
En souriant d'un air gêné

Pendant qu'ell' vidait son panier.
Alors fallait qu'par gest's on cause
Pour expliquer le prix des choses :
– Et souvent l'amour, c'est connu,
A surgi de moindre début.
Bientôt pour le Chinois timide
L'existenç' n'apparut plus vide
Et dans son taudis enchanté
Vint à luire une divinité.
D'son côté la fill' de Scythie
Sentait éclore une sympathie
Étrang' pour ce petit-cousin
Que l'ciel lui donnait pour voisin,
Et dans qui certain charme rare
Emberlurait son âm' tartare.
Mais songez d'quell's difficultés
S'entravait leur intimité !
L'pauv' garçon, malgré son astuce,
N'pouvait dir' : « Je vous aime » en russe,
Et la fill' s'trouvait aux abois
D'traduir' « Mon cher cœur » en chinois.
Ils n'pouvaient pour leur amourette
Pas mêm' trouver un interprète :
Pas même user, en sign's discrets,
D'la langue digital' des sourds-muets.
Fallait d'viner ; et leur romance
N'avait d'voix que cell' du silence.
Ils s'bornaient à croquer l'marmot
En faç' l'un d'l'autr', sans dire un mot,
N'ach'vant plus d'compter la lessive.
Li-Hung-Fong, pris d'une ardeur vive,
Des fois traçait sur un morceau
D'papier rose, avec son pinceau,
Un anagramm' sans queue ni tête
Décrivant d'son cœur la tempête ;
Mais la fill', retournant c'fleuron,
N'y voyait qu'des barr's et des ronds.
Il lui chantait, d'venant lyrique,

Des couplets monosyllabiques
En saccad's farcis de bémols,
Au trot grêle d'un luth mongol
Dont il tirait, sur une seul' corde,
Un fouillis de not's en discorde,
Plaignant la mort de Fu-chan-sâ.
Vous croyez qu'c'est fair' l'amour, ça ?
Jamais entre eux d'becqu'tées sournoises,
C'est banni par les mœurs chinoises :
L'attach'ment l'plus désordonné
Là-bas s'prouve en se touchant l'nez.
Ils contentaient leurs âm's novices
D'bons procédés, de p'tits services.
Pour qu'l'ami n'fût pas empêché
La fill' lui faisait son marché,
Et quelquefois, en grand' cachette,
L'aidait à r'passer des manchettes.
Li-Hung, en r'tour, lavait les bas,
Les bonnets et les jup's d'Olga
Pour rien, hommag' de son cœur tendre
– (Sauf qu'une fois ell' lui laissa prendre
Un pouç' carré d'une fronç' de v'lours
Qu'avait orné un d'ses atours) –
Lui offrait, vainquant ses scrupules,
Du thé dans des tass's minuscules
Et la régalait d'noix d'ly-chi,
D'ros's confit's et de gâteaux d'riz.

Mais tout l'temps, dans son âm' secrète,
Il rêvait d'une fin plus concrète
Au mirag' qui les t'nait charmés,
Et s'préparait, à point nommé,
À tenter une action d'audace.
Un jour donc, ayant pour préface
À sa mie fait l'don d'un anneau,
Il lui marqua, par maints signaux
Renforcés d'plusieurs anagrammes,
Qu'il souhait'rait d'l'avoir pour femme.

Même il lui fit un long discours
À sa mod', lui traçant le cours
Des béatitud's fortunées
Qui résult'raient d'leur hyménée.
L'ayant fait' sa campagn' de lit,
Il l'emmènerait au Pe-tchi-li ;
Dans l'bas-fond d'une petit' rivière
Ils cultiveraient une rizière,
Éveillés l'matin par les gongs
Sonnés aux temples des dragons.
Ils s'raient, comm' tout Chinois doit être,
Dévôts au culte des ancêtres
Et pareraient d'fleurs de lotus
Les imag's de Confucius.
Avec l'âge une famille immense
Glorifierait leur alliance,
Et ils coul'raient des jours sereins,
Heureux comme des mandarins...
Hélas ! cett' peintur' délirante
N'offrait qu'du noir à l'âm' trop lente
D'la Russ', qu'en montrait du mépris :
La pauvre, ell' n'avait pas compris !
Ell' s'figurait avec scandale
Qu'il lui proposait des chos's sales,
Et f'sait sign' que non, sans savoir,
Mettant le bon Fong au désespoir.
Et puis, s'apercevant d'sa peine,
Ell' r'prenait sa figure amène
Et l'consolait, en son fatras
Que l'autre ne comprenait pas...
N'est' c'point piteux ?
C'n'est qu'par miracle
Qu'au travers de si rud's obstacles
Et de ces tourments amoureux,
Malgré tout ils s'trouvaient heureux.
Naturell'ment, leur aventure
Des caquets d'vint vit' la pâture,
Causant l'émoi des alentours ;

Et, par devoir, madame Latour
Là-d'ssus fit à sa chambrière,
En gest's, une remontranç' sévère,
Lui signalant qu'il était fou
De s'compromettr' pour ce Mandchou ;
Qu'elle était du mond' la risée.
Mais la fill', pour une fois rusée,
R'çut tout sans émettre un soupir
Et n'en fit miett' qu'à son plaisir.
Enfin, sans plus lui chercher noise,
On l'app'la Olga la Chinoise,
Et sur son passag' les gamins
Criaient : « Ching » en claquant des mains.

Décembr' vint sur ces entrefaites,
Ramenant le cycle des fêtes,
Et déjà des brouillards du ciel
Tombaient les neiges de Noël.
Not' village, malgré sa dèche,
S'cotisa pour une nouvell' crèche,
Et d'avance on faisait grand bruit
De c'que s'rait la mess' de minuit.
L'soir arrivé, les carrioles
Au tint'ment de leurs clochett's folles
S'ébranlèrent vers le saint lieu,
Et dans l'air la naissanç' de Dieu
V'nant pour détruir' nos infortunes
Semblait mettre une gaieté commune.
Des rangs, des côt's, des concessions
Affluèrent les processions
Des habitants, vers le village
S'pressant, comme autrefois les Mages.
Olga, fill' d'un pays chrétien,
Révérait les dogmes anciens ;
Et c'est pourquoi la notairesse
Voulut qu'elle allât à la messe.
Seul entre tous, le pauvre Li,
Resté derrièr' son établi,

Priait l'ombre de ses ancêtres ;
Et, voyant passer à sa f'nêtre
Les traîneaux de monde chargés,
Ici se trouvait étranger.
C'est en vain qu'sur son cœur malade
Pendaient les amulett's de jade :
D'ses idol's uniqu' pèlerin,
Il s'sentait pris d'un lourd chagrin.
Mais quand, parmi cett' foul' sereine
Il vit soudain, ainsi qu'une reine
En un équipag' de gala,
Apparaître la belle Olga,
Puis se fondre en la nuit obscure,
C'fut pour lui la dernièr' blessure.
Ainsi tous l'avaient déserté !...
Alors dans son cœur révolté
Surgit, comm' monte un incendie,
Une pensée subite et hardie.
Lui aussi, comm' les citoyens,
Irait au temple des chrétiens !
Cett' fois partageant leur prière,
Il se mêl'rait aux homm's ses frères,
Et, risquant d'être renégat,
Rendrait hommage au Dieu d'Olga !
Sous l'empir' de cette idée fixe,
Sans souci d'une tiolette' prolixe,
Ayant sur sa blous' d'atelier
Passé son pajama brodé
Et coiffé sa toqu' de fourrure,
Il partit seul sur la neig' dure,
À pied, suivant l'chemin des berlots ;
Et, chanc'lant parmi les cahots,
L'visag' fouetté d'une forte bise,
Il monta la côt' de l'église.

Dans l'temple où l'mond' s'était pressé
L'rite était déjà commencé.
Li, sans êtr' vu d'la populace,

Au bas d'la nef put prendre place
Et laisser ses yeux éblouis
S'emplir d'un spectacle inouï.
À la voût' des centain's de cierges
Luisaient, dans l'odeur de cir' vierge,
Et sur les fidèl's assemblés
Semblaient l'or des cieux constellés.
Au long des colonn's et des traves
Couraient des guirland's de branchages ;
L'autel éclatait de couleurs,
De v'lours, de dentell's et de fleurs,
De lampions sur des tig's de bronze ;
Et c'qui lui parut être un bonze
Paré d'une chap' de soie et d'or
Circulait parmi ce décor.
À gauch', comme en un coin d'savane,
Il voyait s'dresser une cabane
Sous l'ombrage de sapins verts,
Au toit de chaume recouvert ;
Et, sur un coussin de paill' fraîche
Un *ling-hang* rosé dans une crèche,
Qu'une Impératrice en manteau,
Berçait, sous l'œil de bons chameaux
Comme en défil'nt des théories
Dans les stepp's de la Mandchourie ;
Tandis que le royal Tuteur
Recevait d'un air protecteur
Les présents et les accolades
De trois Lettrés du premier grade...
Ah ! plus que ses mystèr's païens
Ce spectacl' lui semblait divin,
Et son âm' j'tée hors de sa base
D'la surprise glissait dans l'extase.
Cependant un tendre souv'nir
À son cœur v'nait encor surgir,
Et parmi la foul' prosternée
Son r'gard cherchait sa bien-aimée.
Enfin il l'aperçut au loin,

Sa coiffe arrangée avec soin,
Sa frimouss' ronde en plein' lumière,
R'muant les lèvres dans sa prière ;
Et cet ange dans ce tableau
Fit son mirage encor plus beau.
Puis, il savait qu'c'est à l'église
Que les mariag's se légalisent,
Et il s'imaginait Olga
S'avançant portée à son bras
En une fête à cell'-ci pareille,
Merveill' parmi tout's ces merveilles !...

Maint'nant, des hauteurs du jubé
S'épanchait l'chant du Kyrie
Tonné de derrièr' les pupitres.
Rien n'troubla Li jusqu'à l'épître,
Lorsqu'un jeun' commis, par hasard,
D'son côté vint à j'ter le r'gard.
Surpris de c'te vision badine,
Il fit un signe à sa voisine,
Laquell', tressautant de stupeur,
Vit'ment cligna d'l'œil à sa sœur.
En rien d'temps une douzain' de têtes
Se r'tournaient en curieuse enquête
Et contemplaient, l'air médusé,
L'Chinois, d'son rêve encor grisé.
Hermas Pot'vin, du rang d'La Blouse,
Poussant du coude son épouse,
Lui souffla, d'étonn'ment transi :
« R'gard'moi donc l'Chinois qu'est ici ! »
Des balustres aux encoignures
Bientôt s'étendit un murmure
Où volait l'fait étourdissant ;
Et l'murmur' toujours grandissant,
Comme un typhon s'forme d'une brise,
Enfin emplissait tout' l'église,
Étouffait l'culte, et sous l'saint toit
Soul'vait un général émoi.

On criait presque la merveille
À des vieux qu'étaient durs d'oreille ;
Les fill's pouffaient, et les enfants
Pour le voir montaient sur les bancs.
Olga, mêm', remarquant c'te houle,
Et suivant l'geste de la foule,
Découvrit d'loin son amoureux
Et rougit jusqu'au blanc des yeux.
L'chaos c'pendant dev'nait coupable ;
Les refrains d'Nouvelle Agréable
Sous l'roulis étaient enterrés,
Et, dans l'absid' monsieur l'curé,
Ému de c'tapage insolite,
S'montrait nerveux dans les saints rites.
Seul Li-Hung, grave en son maintien,
Priait, n's'apercevant de rien,
Enfin, outrés d'l'irrévérence,
Plusieurs notab's dans l'assistance
S'unir'nt pour mander au bedeau
D'fair' cesser l'désordre au plus tôt.
C't homme obtus, se voyant sans aide,
Au mal n'trouva qu'un seul remède
Et, sans distinguer l'blanc du noir,
S'résolut à fair' son devoir.
Vers le Chinois v'là qu'il s'amène
Et dit : « Jeune homme, ça m'fait d'la peine,
« Mais i's'rait préférabl', je crois,
« Que tu revienn's une autre fois... »

Lors à c't'âme enfin dégourdie
S'révéla tout' la tragédie.
Li-Hung vit sur lui, le scrutant,
Tous les yeux braqués en mêm' temps ;
Il comprit que par sa présence
Il offusquait les bienséances
Et que cet officier-recors
Venait pour le mettre dehors !
Saisi d'une confusion cruelle,

En regret vague évoquant celle
Qui dans l'temple prierait sans lui,
L'cœur d'un grand orage envahi,
Tout'fois feignant une allur' forte,
Sans r'gimber il passa la porte.

Mais quand sur le perron glacé
Il s'vit seul, honni, expulsé,
Seul dans la nuit et seul dans l'monde,
Alors sa détress' fut profonde.
Et tandis que d'un pas pesant
Il s'enfonçait au ch'min glissant,
Il roulait de sombres pensées
Dans son âme bouleversée.
Après l'affront par lui commis
Jamais il n'aurait un ami !
Jamais, dans cett' nation chrétienne,
Olga ne pourrait être sienne !
Et, partout ne voyant qu'du noir,
Il s'perdait dans le désespoir.
Quand il eût atteint sa soupente,
Quéqu'temps, en une transe absorbante,
Il resta, la têt' dans les mains ;
Puis comm' d'un parti pris soudain,
Il se mit, d'façon méthodique,
À ranger tout dans sa boutique
Et, proprement, dans un filet
À ramasser ses m'nus effets :
Son ling', ses brod'quins de r'change,
Sa barrett', sa tunique à franges
Et les épargn's que d'puis deux ans
Il avait fait's en blanchissant.
Il quittait une lutte inutile !
Il s'était dit : « C'village hostile
Ne m'verra pas un jour de plus ! »
Puisqu'ici on l'avait exclus,
Il irait, d'l'autr' côté du fleuve,
Cett' nuit mêm' chercher une plaç' neuve

Et parmi d'nouveaux étrangers
Fair' sa tâche, s'étant vengé.
Au matin la fil' des pratiques
En vain frapp'rait à sa boutique
Et saurait l'orgueil douloureux
D'un fils de l'Empir' du Milieu !
Ne le voyant plus reparaître,
Ils le regretteraient peut-être ;
Une du moins, dont le souvenir
Plus que tout le faisait souffrir !
Oublieux de toute prudence,
Il n'songea pas à la distance,
Au froid, à la neige, à la nuit,
Et, prenant son sac, il partit,
Gagnant l'villag' Perrot, sur l'île
Qu'est en face, à plus de trois milles.
L'voilà donc, bravant quoi qu'ce soit,
En march' sur le lac Saint-François.

L'vent était fort ; la poudrerie
Galopait comme une caval'rie
Et sur la glace en grands remous
Poussait des aiguill's et des clous.
La neig' charroyée par la bise
Effaçait le ch'min des balises
Et n'formait, dans l'obscurité,
Qu'un désert vague, illimité,
Où l'air hurlait sans intermède.
Ah ! cert's, la traverse était laide !
C'fut une lutte entre le noroit
Féroce et l'malheureux Chinois.
Par les éléments en déroute
Faut croir' qu'il a perdu sa route
Et longtemps, en fatals anneaux,
Fait l'tour des quat' points cardinaux.
Puis le froid a saisi ses membres
Et, par cette nuit de décembre
Où l' mond' fêtait son beau réveil,

L'a couché dans l'dernier sommeil.

Ce n'est qu'après plusieurs journées
Qu'une traîn', de son ch'min détournée,
Heurta, sous le verglas caché,
Son cadavr' dur comme un rocher.
Ses robes étaient d'marbre, et sa queue
Était prise dans la glaç' bleue ;
L'horreur de ses yeux grands ouverts
Témoignait c'qu'il avait souffert ;
Sur leurs cils, par la mort moulées,
On eût dit des larmes gelées.
À son cou ses futil's joyaux
Luisaient, étoilés de cristaux.
Comme un amoureux d'comédie,
Il tenait dans sa main raidie
Le carré d'velours de c'falbalas
Qu'il avait plissé pour Olga...
L'filet contenait quatr' cents piastres
Triste épave de ce désastre ;
Et ceux qu'en héritèr'nt, ma foi,
Ne fur'nt pas tous de vrais chinois.
On l'ram'na dans notre village ;
Et là, une discussion s'engage
Savoir où ses restes charnels
S'raient mis pour leur gîte éternel.
Repos'rait-il en foss' bénite
Ou, cell'ci d'meurant interdite,
En païen s'rait-il enterré ?
D'esprit large, notre curé
L'comptait pour chrétien dans l'espèce
Vû qu'il était v'nu à la messe ;
Mais l'évêque, à qui on app'la,
Contrair'ment résolut le cas
Et l'déclara simple infidèle.
On n'trouva qu'au rang Sainte-Angèle
Un homm' de bon cœur, Jud' Leroux,
Qui prêta sa terr' pour un trou.

Là on vint l'enfouir sous la neige,
Sans oremus et sans cortège,
N'ayant qu'sa blous' bleue pour linceul,
Plus qu'jamais, et pour jamais, seul.

Quant à l'Olga, elle eut d'la peine,
Et mêm' pendant plusieurs semaines
Porta du noir et sans témoins
Plus d'une fois pleura dans les coins.
Mais, l'deuil lui d'venant monotone,
Elle épousa, quand vint l'automne.
L'pauvre d'esprit à Paul Daignault ;
Et l'beau-pèr', qu'était un finaud,
Vû qu'elle était solide et forte,
Lui faisait faucher les récoltes
Et trair' les vach's soir et matin
Sans la payer d'un seul centin.

La Triste Histoire de Li-Hung Fong,
récit de Louis Dantin (1865-1945),
est un extrait du *Coffret de Crusoé*
paru en 1932.

ISBN : 978-2-89816-373-9
© Vertiges éditeur, 2021
– 1374 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org